

Brèves littéraires

Brèves

L'intrigue

Ginette Chicoine

Numéro 76, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chicoine, G. (2007). L'intrigue. *Brèves littéraires*, (76), 43–46.

Que se passe-t-il ? Tu passes devant moi sans un mot, sans un regard. Tu te pavanés dans ta vieille robe de chambre à peu près blanche, les pieds nus malgré la froidure. Dans une main, un verre d'eau, et dans l'autre, une lettre qui m'en rappelle une autre. Je la connais par cœur. Je l'ai lue et relue. Tu m'écrivais : « Querido, étrangement je vis, même sans toi. »

Ces mots ne sont pas les miens. Mais quand je les ai lus, il me semblait que j'aurais pu les écrire. Ils papillonnent dans mon ventre, à l'orée de mes yeux.

Depuis cinq ans, tu vis loin de moi. Je sais, on se parle au téléphone comme on dit : « présent ». Tu reviens toutes les semaines, mais si peu. De corps, mais la tête n'est pas là. Je te sens ailleurs, mon marin, là où je ne suis pas. Je ne te rappelle pas toujours, car je sais que tu aimes bien hisser les voiles, te sentir libre. Or ta liberté, tu la trouves en dedans de toi, loin de moi. Tu es parti vers des mers qui me sont inconnues. Tu es parti chez toi, dans ta tête. Tu me disais l'autre jour : « Tu le savais que je n'écoutais pas toujours, que je pouvais être là sans être là, alors pourquoi ces mots marteau ? » Allez savoir... Peut-être pour attirer encore une fois ton attention, pour te dire : « je suis là, j'ai des mots pour toi. »

Je ne sais pas pourquoi tu as peur. Mon évasion hors des sentiers battus te trouble. Tu ne sais plus ce qui se passe derrière mes yeux. Tu t'inquiètes de ce que je pourrais écrire...

Il faut avant tout que mon double se taise. Je dois régler mes comptes avec moi-même. La lave cherche un couloir. Mais ne t'inquiète pas, je suis un vieux volcan sage. Trop peut-être...

Hier, j'ai écouté « In My Secret Life » de Leonard Cohen. Depuis, cette chanson m'habite, me harcèle, me

leitmotive, m'insonorise. Je choisirai ces mots comme titre de mon futur livre. Ce livre qui vit en moi et qui me menace. Drôle, un livre qui vous menace.

*Une mer de mots
roulent dans mes yeux
ses mains enserrant mon ventre.*

Je crois en être arrivée là dans ma solitude naïve. Là où les illusions s'écroulent. Ma coquille se referme tranquillement. Personne ne se rend compte de la métamorphose, personne ne veut voir la chrysalide. Je devrais dire : les métamorphoses. Je n'arrête pas de reculer, il me semble. Reculer pour mieux sauter ? Je ne crois pas. Reculer pour mieux me regarder. Tu disais que maintenant, il fallait être égoïste. Bien sûr tu parlais pour toi. Moi, là-dedans, qu'est-ce que je fais ?

Tu laisses derrière toi un parfum de muguet qui me trouble. Contrairement à ce que tu penses, je suis là, tout entier, aujourd'hui : le corps et la tête. À ton écoute. Si tu veux bien.

Serais-tu en colère ?

Le courant ne passe plus entre nous. Notre relation se détériore un peu plus chaque jour. Nous perdons le contact. Nos échanges frôlent l'essentiel.

Tu déposes ton verre et cette lettre sur la table d'appoint. Tu t'assois dans le grand fauteuil en cuir et tu regardes dehors la première neige. J'essaie de trouver une parole pour calmer cette commotion qui t'agite. Rien. Des paroles vides, de l'huile sur le feu.

Qu'est-ce que tu me caches ? Mystère !

Tu te venges ? Tu essaies d'être stoïque ? Plus de dépendance. Tu veux apprendre à vivre seule puisqu'il le faut ?

Je regrette de t'avoir dit ? Oui, je t'ai dit ne jamais m'ennuyer loin de toi. Je me sens un vieux garçon qui retourne à ses habitudes de jeunesse, qui retrouve en quelque sorte sa liberté pour quelques heures, pour quelques jours. Rien n'est changé. Le ton de ma voix ? Les mots ont sûrement dépassé ma pensée. Nous vieillissons tous les deux. Briser notre complicité pour ces quelques mots ?

Moi et la psychologie... Je ne vois pas les métamorphoses, les efforts de la chrysalide pour survivre, comme tu m'as écrit ce jour de colère. J'essaie de te sortir de ta torpeur depuis que tu as pris ta retraite. Tu me fais peur. Je n'aime pas te voir traîner les pieds de la chambre au salon à la recherche d'une raison de vivre. J'aimerais poser un baiser dans la tiédeur de ton cou, une étreinte. Une preuve que tu me pardonnes. Souviens-toi, lorsque nous nous levions à l'aube. Nous marchions dans la rosée matinale le long de la bordure de peupliers de Lombardie. Nous aimions sentir les effluves de la terre encore enveloppée de nuit. La brume s'élevait au-dessus du lac. Nous regardions notre reflet dans l'eau, nos corps enlacés. Je brisais notre silhouette en lançant des cailloux. Et toi, tu riais.

Je fais un vœu. Pitié ! Regarde-moi ! Je veux voir un sourire dans tes yeux, comme autrefois. Tu te lèves, tu prends ton verre et tu laisses la lettre sur la table. On dirait que tu te sens observée, comme une proie. Tu contournes le fauteuil par la droite contrairement à ton habitude. Tu ne veux pas me voir. Tu t'éclipses dans ton jardin secret, ton lieu d'écriture. L'autre jour, après un échange assez violent, inquiet, je t'ai demandé : « Qu'est-ce que tu fais ? » Tu as répondu : « J'écris. Quand j'écris, je ferme ma coquille. Je te quitte. Je m'habite. »

Dis-le-moi si je te dérange. Ta vie secrète, ta vie sans moi. Qu'est-ce que tu écris, qu'est-ce que tu racontes ? Tu piques ma curiosité. Est-ce que j'ai vraiment envie de savoir ? Je sais, tu veux laisser ton nom, une petite

trace sur cette terre. Tu veux être un « fragment survivant d'une vie disparue » comme disait Proust. Mais rien n'est facile. Les maisons d'édition refusent tes textes. Dans ces moments-là, tu te sens une moins que rien. Tu traînes ta déconvenue. Je te dis alors : « Écris pour toi. » Tu me regardes avec un regard sans réplique et tu me réponds : « Pourquoi écrire si je ne suis pas lue ? »

Pourquoi as-tu laissé cette lettre que tu viens de recevoir sur la table ? Quel est ton dessein ? Pour me tenter ? Pour voir si j'oserai ?

Notre situation me fait penser à une séquence du film « Le chat », d'après le roman de Georges Simenon. Tu m'as prêté le livre il n'y a pas si longtemps. Tu le trouves superbe et triste. Tu m'as dit : « Je n'aimerais pas que nous en arrivions là. »

Nous avons à peu près l'âge de ce couple. Là s'arrête le modèle. Eux, ils sont veufs et vivent ensemble depuis peu. Ils viennent de milieux différents. Quelques rencontres et ils se marient, peut-être par peur de la solitude, de la vieillesse. Entre eux, l'incompréhension s'installe. Ils vivent l'un à côté de l'autre sans se parler. Ils s'épient, s'évitent et s'écrivent des billets pour communiquer. Finie, l'harmonie ! Je pense à eux à cause de cette lettre qui me provoque.

Je t'entends bouger. Tu te lèves, le fauteuil grince sur le parquet. Tu reviens vers le salon. Je fais semblant de lire le journal. Tu me dis : « J'oubliais ! Tu peux lire la lettre. Je serai publiée. »